

Bernard Baertschi (2009), La neuroéthique: ce que les neurosciences font à nos conceptions morales

Editions La Découverte, Paris, 165 pages

ISBN 978-2-7071-5709-6

Dans cet ouvrage éclairant et d'une grande actualité, Bernard Baertschi – maître d'enseignement et de recherche à l'Institut d'éthique biomédicale et au Département de Philosophie de l'Université de Genève – aborde l'étude des implications éthiques des neurosciences. L'auteur fait cependant remarquer qu'il est important d'étudier les effets des progrès de la connaissance du cerveau, aussi bien sur nos conceptions éthiques que sur nos conceptions sociales et philosophiques, parce que: «les neurosciences actuelles ne posent pas seulement des questions normatives («Que devons-nous faire?»), mais aussi des questions anthropologiques («Qui sommes-nous?»)» (p. 11). En effet, ces connaissances se traduisent déjà parfois dans des applications qui intéressent le domaine de l'ontologie – certaines interventions physiques (électrodes) ou chimiques (amphétamines, etc.) ayant pour cible le cerveau, peuvent avoir des répercussions sur l'identité (numérique) des personnes.

L'ouvrage s'intéresse ainsi à la nature de la vie morale et de l'agir humain et la thèse qu'il avance repose sur la compréhension d'un aspect méthodologique fondamental (que l'auteur a développé dans son *Enquête philosophique sur la dignité. Anthropologie et éthique des biotechnologies*, Labor & Fides, Genève, 2005): si pour fonder et justifier notre discours moral nous devons faire appel à des prémisses concernant la nature humaine, alors «face à ce que nous apprenons du fonctionnement cérébral de l'être humain, [...] il devient de plus en plus difficile de soutenir certaines positions philosophiques» (p. 20). Pour cette raison, l'auteur montre tout au long de son étude que les neurosciences tendent vers une éthique naturaliste. Le lecteur peut suivre et vérifier la pertinence de cette thèse dans les quatre chapitres qui composent le livre, à savoir: le rôle et la place des émotions dans nos décisions morales (chap. 1); la responsabilité et la liberté individuelles à l'épreuve du déterminisme cérébral (chap. 2); l'observation des états mentaux à travers l'imagerie cérébrale (chap. 3); et la neuroamélioration par les nouveaux médicaments du cerveau (chap. 4).

L'auteur souligne donc l'«exigence absolue» (p. 159), pour une fondation naturaliste en éthique, d'aborder les questions philosophiques en tenant compte des avancées scientifiques, tout en reconnaissant que les nouvelles connaissances peuvent contribuer à renforcer certaines conceptions philosophiques, sans pour autant réfuter les conceptions qui n'en tiennent pas compte, en raison du fondement non empirique de la plupart des théories philosophiques et métaphysiques.

Simone Romagnoli, Genève

Nikola Biller-Andorno, Peter Schaber, Annette Schulz-Baldes (Hrsg.) (2008), Gibt es eine universale Bioethik?, ethica, Bd. 14

mentis, Paderborn, 338 Seiten

ISBN 978-3-89785-313-3

Die Fortschritte der biomedizinischen Forschung lösen zunehmenden Orientierungsbedarf aus. Die Ethik kann diesem in einer international vernetzten Wissenschaftslandschaft und angesichts des weltanschaulichen Pluralismus nur gerecht werden, wenn ihre normativen Aussagen universale Gültigkeit beanspruchen können. Die Autorinnen und Autoren des vorliegenden Sammelbandes gehen dieser spannenden Frage aus interdisziplinärer Perspektive nach.

In einem ersten Teil wird herausgearbeitet, dass der Bioethik eine über internationale biorechtliche Regelungen hinausgehende Bedeutung zukommt und eine kulturübergreifende Bioethik gerade für die Praxis notwendig ist, wie an den Beispielen des Organhandels und der internationalen biomedizinischen Forschungszusammenarbeit verdeutlicht wird (27–80). Verschiedene Einblicke in bioethische Diskurse zu aktuellen Themen in afrikanischen und asiatischen Kulturen ergeben keine empirischen Hinweise auf eine reine Partikularität von Werten und Normen. So sei der *family consent* letztlich eine taiwanesischen Spielart des *free and informed consent* und lasse sich durchaus mit dem westlichen Autonomieprinzip vereinbaren. In anderen Fragen, wie dem Klonen oder dem Hirntodkriterium, zeigen sich allerdings durchaus Differenzen. Die Verständigung wird dabei von einem binnenkulturellen Pluralismus nicht gerade erleichtert (83–156). In jedem Fall machen die Beiträge des zweiten Teils verstärkten Forschungs- und Gesprächsbedarf deutlich. Als gemeinsame normative Basis könnten sich hier die Menschenrechte erweisen.

Wenn dem so ist, müsste man gerade die Beiträge von *Anton Leist* und *Susanne Brauer* im dritten Teil des Bandes kritisch betrachten, die in der Personenmetaphysik ein Hemmnis zur intrakulturellen Selbstverständigung und zum interkulturellen Dialog sehen (181–224).

Bei der Frage nach der metaethischen Begründung einer universalen Bioethik setzt sich *Peter Schaber* kritisch mit verschiedenen Spielarten des Relativismus auseinander, die er insgesamt als inkohärent ausweist (159–167). Demgegenüber versucht *Gerhard Ernst*, die Vereinbarkeit eines gemäßigten ethischen Relativismus auf der inhaltlichen Ebene mit einem metaethischen Objektivismus aufzuzeigen und zwar in dem Sinne, dass Prinzipien universale Geltung beanspruchen und trotzdem kulturell unterschiedlich interpretiert werden können (169–180). Ob aber dann jede mögliche Interpretation wirklich kulturspezifisch ist und gleichermaßen Geltung beanspruchen kann, darf bezweifelt werden. Sobald man sich freilich über die Angemessenheit der Interpretation auszutauschen be-

ginnt – und dies wäre das eigentlich interessante Feld interkultureller Bioethik –, verlässt man die Position eines Relativismus.

Geht man von der Möglichkeit einer Verständigung über bioethische Standards aus, so stellt sich die Frage nach der dafür geeigneten Theorie und den Diskursbedingungen. Diesen Fragen sind der vierte (227–278) und fünfte Teil (281–331) des Sammelbandes gewidmet, wobei sich die Autoren hier exemplarisch auf die Prinzipienethik von *Beauchamp* und *Childress* sowie die Diskursethik konzentrieren. Die auch aus reflektierter praktischer Erfahrung stammenden Beiträge des fünften Teils runden ein insgesamt sehr gelungenes Buch ab, das nicht nur durch die Spannungen zwischen einzelnen Beiträgen eine Fülle von Anregungen für weitere wissenschaftliche Arbeiten enthält und dessen Lektüre allen mit bioethischen Fragen Befassten uneingeschränkt empfohlen werden kann.

Markus Babo, München

Thierry Collaud, Concepcion Gomez (2010), Alzheimer et démence. Rencontrer les malades et communiquer avec eux

**Editions St-Augustin, St-Maurice, 232 pages
ISBN 978-2-88011-472-5**

Préfacé par Eric Fuchs, théologien et professeur honoraire d'éthique à l'Université de Genève; cet ouvrage à deux voix allie la théorie à la pratique dans un domaine complexe, l'accompagnement des personnes présentant un double diagnostic: maladie d'Alzheimer et démence.

Au travers des deux témoignages de Concepcion Gomez, psychologue, on perçoit, comme le dit Eric Fuchs, «le soignant faire le deuil de la prétention de son savoir à mettre en échec le malheur» pour se mettre à l'écoute du récit ou plus simplement de la parole du patient qui, au-delà de la maladie et du handicap, est réinvesti de la qualité de personne dans toute son humanité et sa singularité.

En contrepoint et en prenant un peu de hauteur et de distance, Thierry Collaud, médecin, insiste sur la nécessité d'une «vision spirituelle de l'être humain» [dixit Eric Fuchs] indispensable pour sortir le malade de son double enfermement: l'exclusion sociale surajoutée à l'atteinte physique et mentale.

En une cinquantaine de pages, Concepcion Gomez raconte son compagnonnage de près de cinq ans avec Michel, pensionnaire d'un foyer pour personnes âgées. Compagnonnage est bien le mot car au-delà de la relation professionnelle, toujours en filigrane du récit, il est d'abord question de présence, de regard, d'attention à l'autre, d'écoute, de gestes amicaux, en un mot du lien entre deux personnes avec leur humanité respective.

Au fil du texte, affleurent le don de soi, l'échange et la réciprocité. Tout se passe comme si l'intensité et la

qualité de présence à l'autre entraînaient chez ce dernier la réappropriation de sa dignité enfouie avec les pertes successives.

*Qu'elles sont belles les fleurs malgré tout!
s'extasie-t-il.*

Il me parle de son jardin.

Puis il se met à chanter.

Quand je le laisse, il a l'air calme et joyeux.

Jusqu'à la fin, confie Concepcion Gomez, Michel fit un effort pour me regarder et répondre à mes salutations par un sourire.

Au-delà de la compassion et de la tendresse, elle en éprouve une sincère admiration et affirme: «il devint pour moi un maître de l'essentiel.»

Thierry Collaud reprend cette image et l'édifie au rang de «rencontre vraie, échange mutuel du cadeau de la présence». Pour lui, soignants et soignés doivent réapprendre l'importance de ce don premier qui relativise toute position «aidante» ou «dépendante».

Colère, désespoir, peur, horreur, culpabilité, tristesse, agressivité, la démence fait mal, affirme Thierry Collaud. Il faut, selon lui, accepter ses émotions, faute de quoi elles seront refoulées et pourraient réapparaître de manière plus subtile et perverse, mais il faut aussi savoir accueillir les émotions positives: joie, tendresse, compassion, paix, espoir, etc.

Le trait d'union entre ces deux états est de nature éthique: malgré son étrangeté, la personne souffrant de démence ne peut pas être expulsée de l'histoire que nous jouons tous ensemble. Première interpellation éthique, le devoir de reconnaissance: se reconnaître en l'autre et se laisser reconnaître par l'autre. Deuxième interpellation éthique: rechercher la personne disparue derrière le masque de la maladie et du handicap et dans les errances au tréfonds d'un monde chaotique.

Nous avons eu de la peine à suivre l'auteur sur la pente, à notre avis dangereuse, du «paradoxe d'une liberté qui se vit dans la dépendance» (p. 90 et suivantes). Par contre, nous partageons intimement sa conception d'une éthique qui «cherche à dire comment vivre» malgré tout et qui met l'accent sur la recherche de sens afin d'éviter que la souffrance ne prenne toute la place ou n'en laisse qu'à l'exclusion, au vide et à la mort.

Dans cette recherche d'une communauté de destin entre le soignant et le soigné, *communiquer* est le maître-mot.

Avec Berthe, une autre résidente d'EMS, Concepcion Gomez reprend la parole dans un récit qui fait parler le visage, le corps, les représentations, la détresse, la révolte, la fragilité, l'humiliation mais aussi le rêve, l'espoir, l'affirmation de soi et la paix retrouvée.

Tout au long de cet ouvrage, je perçois, avec un certain malaise, le poids, qui progressivement s'accroît au fil des pages, de la responsabilité qui pèse sur les épaules des équipes soignantes. Ont-elles vraiment les moyens de nos exigences éthiques? Peut-être une troisième

voix eût-elle été nécessaire pour leur donner vie dans ce livre par ailleurs très poignant et émouvant.

Pierre Mayor, Lavigny

P.-S.: ce livre s'adresse à un public très large et aux familles. Il comprend quelques adresses utiles et une bibliographie sélective.

Franz Josef Illhardt (Hrsg.) (2008), Die ausgeblendete Seite der Autonomie. Kritik eines bioethischen Prinzips

**LIT-Verlag, Berlin, 240 Seiten
ISBN 3-8258-1113-6**

Dass die Hochschätzung von Selbstbestimmung und Autonomie im Bereich der Medizin auch bedenkenswerte Schattenseiten haben kann, wird an verschiedenen Aspekten gegenwärtiger klinischer Praxis deutlich. Das führt nicht zuletzt die unheilvolle Verbindung vor Augen, die ein überzogener und gleichzeitig reduzierter Begriff von der Freiheit des mündigen Patienten mit einer allgegenwärtigen Wettbewerbsmentalität und zunehmenden Kommerzialisierung der Medizin eingeht. Der Patient als Hauptbezugspunkt ärztlicher Behandlung, der primärer Nutzniesser einer antipaternalistischen Aufwertung der eigenen Rolle in Behandlungsfragen ist, erfährt dabei am eigenen Leib, wie die Forderung nach autonomer Entscheidungshoheit in Überforderung und Orientierungslosigkeit umschlagen kann.

Von dieser auf langjährige Erfahrung im Klinikalltag gestützten Diagnose ausgehend verfolgt der vorliegende Sammelband die Absicht, Facetten des obersten Leitprinzips moderner Medizin ans Licht zu bringen, die oft zu wenig Beachtung finden. Das Buch beleuchtet dazu in drei grossen Blöcken «die ausgeblendete Seite der Autonomie». Im ersten Teil verdeutlichen Einblicke in konkrete Praxiskontexte, in denen eine besondere Form der Arzt-Patient-Beziehung besteht, wie unterschiedlich sich die Umsetzung des Autonomieprinzips gestalten kann. Bei allen Differenzen, wie sie dabei in der Psychiatrie, Palliativmedizin, Pädiatrie so-

wie bei der Behandlung von Patienten mit fremdkulturellem Hintergrund und in der medizinischen Forschung auftreten, machen die Beiträge klar, welchen hohen Stellenwert die oft vernachlässigte Fähigkeit des Arztes einnimmt, durch Zuwendung und Einfühlung auf den je individuellen Menschen in seiner unverwechselbaren Situation einzugehen, um so die Bedingungen für eine autonome Einbeziehung des Patienten überhaupt erst zu ermöglichen. Philosophische Rückversicherung dieser Betonung der konstitutiven Bedeutung des Beziehungshaften für die Realisierung von Selbstbestimmung gibt der zweite Teil. Hier werden mit Kierkegaard, Plessner, Whitehead und Ricœur Autoren in die Autonomiedebatte einbezogen, die alternativ zu einem verkürzten Menschenbild vom souveränen Entscheider eine philosophisch-anthropologische Erweiterung der Perspektive bieten. Abgerundet wird der Band durch Texte, die versuchen, ausgehend von Grundsatzfragen konstruktive Ansätze für die medizinische Praxis zu skizzieren.

Auch wenn an manchen Stellen die Kritik an einem kognitiv-individualistisch reduktiven Autonomiebegriff etwas überzogen daherkommt («Basismantra», «Autonomie-Ideologie»), so gelingt es dem Herausgeber und seinen Autoren doch durchgängig, plausibel zu akzentuieren, dass Autonomie mehr ist als ein formales Checklisten-Prinzip, das sich in einer artikulierten Willensäußerung erfüllt. So verweist das Autonomieprinzip stets auf das Spannungsverhältnis von Selbstbestimmung, Interessen und Wohl eines Menschen im Ganzen, auf die Notwendigkeit von Kontextsensibilität und Dialog, und fordert das vielschichtige und hintergründige Netzwerk an Bedeutungen, Beziehungen und Bedürftigkeit heraus, ohne das Selbstbestimmung gar nicht realisiert werden kann.

Tobias Eichinger, Freiburg i. Br.